

L'INTENDANT

ET

LE GARDE-CHASSE,

K
Daudeville,

PAR MM. DÉSAUGIERS ET TH^{RE} ANNE,

MUSIQUE DE M. BLANGINI,

REPRÉSENTÉ AU PALAIS DES TUILERIES, DEVANT LE ROI ET LEURS
ALTESSES ROYALES LES PRINCES ET PRINCESSES DE LA FAMILLE DE
SA MAJESTÉ, LE 18 DÉCEMBRE 1825, PAR LES COMÉDIENS ORDINAIRES
DE S. A. R. MADAME, DUCHESSE DE BERRY.



PARIS.

1825.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

BERTRAND, Adjoint du Maire... MM. KLEIN.

ANTOINE, Fermier..... BERNARD-LÉON j^e.

FURET, Garde-Chasse..... LEGRAND.

PHILIPPE, Tambour-Major..... CLOZEL.

THÉRÈSE, Fille d'Antoine..... M^{mes} DORMEUIL.

MARIE, Nièce d'Antoine..... DÉJAZET.



La scène se passe dans un village de France, situé près du château de la duchesse de Villeneuve.

**IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ,
Rue St.-Louis, N^o 46.**

L'INTENDANT

ET

LE GARDE-CHASSE,

VAUDEVILLE.

Le théâtre représente une place de village. La maison d'Antoine est à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANTOINE, FURET, THÉRÈSE, MARIE.

ANTOINE.

AIR du Vaudeville des Couturières.

Paix, paix,
Qu'tous vos bouquets
C'matin soient faits,
Pour la fête
Que j'apprête;
Mais, mais
Soyez discrets
Ou nous en somm's pour nos soins et nos frais.

FURET.

Nous nous tairons.

THÉRÈSE et MARIE.

C'est dur; mais je l'promets.

ANTOINE.

Si de notr' projet
Elle était avertie,
P'têtr' sa modestie
Anjourd'hui chang'rait
Notr' joie en regret.

FURET, THÉRÈSE et MARIE.

Notr' joie en regret !

ANTOINE et FURET.

Paix, paix,
Qu'tous vos bouquets, etc.

THÉRÈSE et MARIE.

Paix, paix,
Qu'tous nos bouquets
C'matin soient faits
Pour la fête
Qui s'apprête ;
Mais, mais
Soyons discrets

Ou nous en somm's pour nos soins et nos frais.

(Thérèse et Marie sortent.)

SCÈNE II.

ANTOINE, FURET.

ANTOINE.

Eh bien, Furet, tu ne les suis pas ?

FURET.

Pas encore, père Antoine... Est-ce que j' vous ennuie ?

ANTOINE.

Ben du contraire, mon garçon, car lorsque j'ai quelques soucis en tête, il n'y a que ta figure qui a le secret de me faire rire.

FURET.

Vous êtes ben honnête, monsieur Antoine..... mais si j'vous fais rire aujourd'hui, j'aurai ben du bonheur.

ANTOINE.

Comment !... aujourd'hui que nous célébrons un anniversaire si cher à tout l'avillage !...

FURET.

Eh ! bien oui..... j'rirai d'un œil; mais je pleurerai d'l'autre... Vous avez une fille, monsieur Antoine.

ANTOINE.

Oui.

FURET.

Une fille..... ah !...

ANTOINE.

Eh bien, après.....

FURET, étouffant un soupir..

Une fille!... ouf...

ANTOINE.

Une fille, ah !... une fille, ouf !... Qu'est-ce que ça veut dire ?

FURET.

Ça veut dire que j'aime mam'zelle Thérèse, que mam'zelle Thérèse m'aime; que nous nous aimons, et que nous nous marierons, quand vous le trouverez bon.

ANTOINE.

Tais-toi donc, imbécille.

FURET.

Qui se ressemble s'assemble.

ANTOINE.

Monsieur Furet !...

FURET.

Et sûrement donc....Est-ce que nous ne sommes pas tous deux jeunes, gentils, aimables ?... et puis, ne suis-je pas, à moi tout seul, garde-chasse du château, secrétaire de la mairie, greffier du juge-de-peace, et porteur de contraintes.

ANTOINE.

Ah ! sournois, tu es plus malin que tu n'en as l'air !

FURET.

Alors, c'est le contraire' de bien des gens..... Mais t'nez, père Antoine, venons au fait. Y a-t-il dans le pays un plus habile chasseur que moi ?

ANTOINE.

Non, mon garçon.

FURET.

Eh bien, mariez-nous donc; et, pour manger des lapins de garenne, vous n'aurez pas besoin d'les engraisser avec des choux.

ANTOINE.

C'est vrai qu'en ta qualité de garde-chasse de madame la duchesse de Villeneuve.....

FURET.

J n'dresse jamais de procès-verbal contre moi..... Les autres, c'est différent..... Il faut d'la justice.

ANTOINE.

Écoute , je ne t'dis ni oui , ni non.... J'ai aujourd'hui aut'chose en tête que ton amour; et j'vas voir si les préparatifs de la fête avancent.

FURET.

C'est juste.... Dites donc , monsieur Antoine , si j'deviens votre gendre , j'connais quelqu'un dans l'village que ça vex'ra sensiblement.

ANTOINE.

Qui donc?

FURET.

M. Bertrand.

ANTOINE.

L'adjoint du maire ?

FURET.

Et l'intendant du château.

ANTOINE.

Bah ! il a soixante ans ; et Thérèse n'en a que dix-sept.

FURET.

Raison d'plus.... Ah ! si mon frère Philippe , soldat de la Garde Royale , était ici , je n'craindrais rien : c'est que c'est un crâne que mon frère ; quand on lui marche sur le pied , il se r'biffe.... Ça tient d'famille.

ANTOINE.

Oui-dà ?

FURET.

Il m'avait bien promis d'abord d'être ici le 18; et j'avais compté sur lui pour faire le compliment à madame la duchesse.... parce que c'est un beau parleur que mon frère.... Mais sa dernière que j'ai reçue il y a quinze jours, et à laquelle j'ai répondu, conjointement à sa demande, me fait craindre que nous ne le voyions de longtemps.

ANTOINE.

Pourquoi donc ça ?

FURET, lui montrant une lettre.

Tenez, vous allez l'savoir; et par la même occasion vous jugerez d'sa plume.

AIR : *J' m'appelle Canivet.*

Mon frère chéri

Je ne saurais te dire comme

D'puis que j' suis parti

Je suis grandi,

Je suis t'instruit.

J'suis dev'nu maîtr' d'arm's qu'j'en ai tué deux hommes.

Quand l' troisièm' s'ra tué

Sois ben sûr que j't'en inform'rai.

L'habit militair' m'a donné joliment d' audace.

Mon air bon et rond

A fait la conquêt' d'un tendron :

C'est la cuisinièr' du commandant d' place

Qui m'donne un bouillon

Tout's les fois qu' j'y suis d' planton.

Je me vois pourtant,
Avant de finir cette lettre,
Contraint, cher parent,
De te d'envoyer un peu d'argent :
J' suis à l'hôpital, où j'ai fait des dettes,
Et j'ai pas d' monnai
Pour payer celles que j'ai fait.

ANTOINE.

Diantre ! c'est joliment tourné.... Et là-dessus qu'est-ce que tu as fait ?

FURET.

Tiens, qu'est-ce que j'ai fait?... C'bon frère, j'lui ai envoyé d'suite douze francs.... en pièces de six liards.

ANTOINE.

Pourquoi en pièces de six liards ?

FURET.

Puisqu'il me demand' de la monnaie.

ANTOINE.

C'est juste.

FURET.

Tant y a donc que M. Bertrand.... Mais, t'nez... Vous savez l'proverbe.... quand on parle du loup.... Le voilà, c't adjoint....

ANTOINE, sortant.

Eh ! bien, reçois-le à ma place.

FURET.

Ah ! ben oui... il n'aurait qu'à me parler de ses intentions matrimoniales pour mam'zelle Thérèse...., je lui

répondrais un peu sec, parce que je me connais.....; il s'emporterait, moi aussi....., et il finirait par me donner des calottes...., ce n'est pas la peine...; je m'en vas avec vous.

ANTOINE.

Eh bien....., viens..

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

BERTRAND, seul.

Que diable signifient tous ces préparatifs de fête ; et à qui cette fête est-elle destinée?... Ce sont des cachotteries....., des chuchoteries..... Il me semble pourtant, qu'en qualité d'adjoint du maire, j'ai bien droit de savoir... Il faut que ce soit pour quelqu'un de conséquent... Mais j'ai beau passer en revue les grands propriétaires du pays....., je ne vois pas... *La Saint-Louis*....., nous ne sommes pas au mois d'août....; *la Saint-Charles*.., c'était le 4 du mois dernier...; *la Sainte-Thérèse*... , patronne de madame la duchesse..., le 15 octobre est passé.... ainsi... Comment, il n'y a pas moyen de deviner... Eh! mais.... oh! non..... cependant.... Bon! quelle apparence!..... mais pourquoi pas? eh? oui, nous tenons aujourd'hui le 18 décembre.... dans quatre jours, saint Ischirion, mon patron.... C'est donc moi; pas de doute. Comment, c'est moi?... ah! par exemple!... Et ces bons habitans, que j'accusais de ne pas m'aimer!... Si j'avais deviné plus tôt, je me serais mis en mesure.... je dis plus.... je me serais mis en verve, et je leur aurais adressé sous main

de très-jolis couplets que j'aurais faits... faire en mon honneur..... mais c'est égal.

AIR du Vaudeville du Juif.

Faites, faites ,
Mes amis , faites ,
Faites, faites ,
C'est bien, fort bien.
De vos chefs, célébrez les fêtes,
Faites, faites ,
Je ne sais rien.

Voilà pourtant ces paysans ,
Parfois assez mauvais plaisans ,
Qui, dans leurs propos malfaisans ,
Tous les jours me raillent ,
Me bernent , me goaillent ,
Et dont l'un, hier soir,
Sur mon nez m'a fait cheoir !

Faites, faites
Mes amis, faites ,
Faites, faites ,
C'est bien, fort bien ,
De vos chefs célébrez les fêtes ,
Faites, faites ,
Je ne sais rien.

SCÈNE IV.

BERTRAND , ANTOINE.

BERTRAND.

Eh! c'est le père Antoine.

ANTOINE.

Moi-même, monsieur Bertrand..... Qu'y a-t-il pour votre service?

BERTRAND.

Mon cher Antoine, je ne saurais vous faire trop de remerciemens... vous dire combien je suis pénétré... ravi... enchanté... Croyez bien que dorénavant le village.... et ses habitans..... Ah ! Dieu!... si jamais... car ce sont de ces choses qui.... surtout quand.....

ANTOINE.

A la bonne heure... Mais quel diable de galimatias me faites-vous là ?

BERTRAND.

Je sais tout ; mais soyez tranquille , j'aurai l'air de ne rien savoir.

ANTOINE.

Ah ! vous savez...

BERTRAND, d'un air suffisant.

Qu'il s'agit de fêter une personne digne de votre amour, de tous vos hommages.

ANTOINE.

Ça, c'est vrai ; c'est notre providence.

BERTRAND, à part.

Qu'il est doux de s'entendre dire des choses comme ça!

ANTOINE.

AIR de l'Angelus.

Dans ses vertus que l'on connaît,
Le pauvre met son espérance;
Et souvent même son bienfait
Prévient les vœux de l'indigence. (*bis.*)
Dès qu'elle a passé quelque part,
Il faut que l'on se la rappelle :
Car pour consoler d' son départ,
Elle laiss' le bonheur après elle,
Toujours le bonheur après elle.

BERTRAND.

Ah! ah! l'éloge est exagéré.... et je ne mérite pas...

ANTOINE, à part.

En voici bien d'une autre!.... Il s'imagine.... Ah! la bonne dupe!.... Ne le désabusons pas....

BERTRAND.

Je ne sais en quels termes vous témoigner... car c'est vous qui avez organisé cette fête-là?

ANTOINE.

Je m'en fais gloire.

BERTRAND.

Eh bien, mon cher Antoine, l'indulgence avec laquelle vous me traitez m'encourage à vous faire une demande.

ANTOINE.

Parlez, monsieur Bertrand.

BERTRAND.

Pour qu'une fête soit complète, il faut un mariage.

ANTOINE.

J'y avais songé.

BERTRAND.

Or donc, j'ai pensé que le village verrait avec plaisir que je commençasse par moi; et j'ai jeté les yeux sur votre fille,.... père Antoine.

ANTOINE.

Thérèse !

BERTRAND.

Elle-même..... Qu'en dites-vous ?

ANTOINE, à part.

Furet avait raison (*Haut.*) C'est bien d'honneur que vous nous faites, monsieur Bertrand.... mais....

BERTRAND.

Vous acceptez....

ANTOINE.

Je n'puis rien dire.... Mon intention avant tout est de consulter ma fille....

BERTRAND.

Qui a trop de sens et de tact pour ne pas apprécier tous les avantages d'une pareille union..... Eh ! tenez, je l'aperçois.... Je vous laisse avec elle.... Dans cinq minu-

tes je reviens chercher la nouvelle de mon bonheur, et j'ose dire du sien.

(A Thérèse, qui entre.)

AIR des Fleurettes.

Venez, belle Thérèse,
Prouver au cher papa
Que vous serez bien aise
De ce qu'il vous dira.
Mais en attendant qu'il plaise
Au barbare, à l'inhumain
De m'accorder votre main,
Je vous la baise.

(Il lui baise la main et sort.)

SCÈNE V.

ANTOINE, THÉRÈSE, MARIE.

THÉRÈSE, s'essuyant la main.

Eh bien! qu'est-ce qui lui prend donc aujourd'hui?

ANTOINE.

C'est un fou.

MARIE.

Tiens..... j'avais pourtant entendu dire que c'était la maladie des gens d'esprit.

ANTOINE.

Attrape, monsieur l'adjoint!

THÉRÈSE.

Mon père, nous venons vous dire que tout est prêt

(18)

ANTOINE.

Déjà!....

MARIE.

Le cœur ne fait-il pas toujours vite et bien tout ce qu'il fait ?

DUO.

Air de Blangini.

THÉRÈSE.

Nous regrettions que la nature
Ne s'condât pas mieux nos efforts.

MARIE.

Nous regrettions que la froidure
Vint déjà flétrir ses trésors.

THÉRÈSE.

Puis , sans perdre courage ,
Et bénissant son nom :

Ensemble.

Cher à tout le l' village.

THÉRÈSE.

De vallon en vallon.

MARIE.

De bocage en bocage.

THÉRÈSE.

Nous courions.

MARIE.

Nous cueillions

Tout c' qu'avait d's aquilons
Epargné le ravage.

Ensemble.

Et puis, nous nous disions :
Courage, c'est pour celle
Que tout l' canton chérit.

THÉRÈSE.

D'avance elle sourit....

MARIE.

A notre amour, à notre zèle.

Ensemble.

Et, si l'offrande, hélas ! n'est pas plus belle,
Loin d'en vouloir aux rigueurs de ce mois,
Qui flétrit tout's ; les fleurs, et les fait disparaître,
Ne songeons qu'au trésor que ce mois a fait naître ;
On ne peut pas avoir tous les biens à la fois.

ANTOINE.

Bien, bien, mes enfans..... embrassez-moi..... Ah ça,
maintenant, dis - moi, Thérèse..... serais-tu bien aise de
te marier ?

THÉRÈSE.

Dame ! mon père, ça dépend du mari.

ANTOINE.

Ah ! ça dépend du mari..... Eh bien, si ce mari était
M. Bertrand.

THÉRÈSE, effrayée.

M. Bertrand ?

MARIE, riant aux éclats.

Quoi ! c'est donc pour tout de bon que tout-à-l'heure..

ANTOINE.

Comme tu dis.

MARIE.

Le joli gendre que vous auriez là !

THÉRÈSE.

Mon père, ... il a beau être intendant du château, adjoint du maire, juge de paix et percepteur des contributions, vous pouvez lui dire que je le refuse.

ANTOINE.

Soit... Et d'un... Quant à l'autre...

TOUTES DEUX

Ah ! il y en a un autre !

ANTOINE.

C'est Furet.

THÉRÈSE, baissant les yeux.

Furet !

MARIE.

Celui-là, c'est différent, il ne sera pas refusé.

ANTOINE.

Est-ce vrai, Thérèse ?

THÉRÈSE.

Mon père !...

AIR de *Blangini*.

Il a pour vous d'bons sentimens ,
Il est laborieux, honnête ;
C'est lui qui l'premier ; tous les ans ,
Accourt me souhaiter ma fête :

Lorsque l' pied m' glissa dans l'étang ,
Il s'risqua pour m'sauver la vie ;
Et chaqu' jour depuis cet instant
Il m'a dit que j'étais jolie.

ANTOINE.

Oh ! je vois que tu serais une ingrate... Ainsi il te convient.

MARIE.

Autant que son frère Philippe me convient à moi....
aussi, je lui serai fidèle toute la vie... s'il n'tarde pas
trop à r'venir.

ANTOINE.

AIR : Mon cœur à l'espoir s'abandonne.

Voici Bertrand , laissez-nous , je vous prie.

MARIE.

Allons , cousin' , retirons-nous tout's deux.

ANTOINE.

Je vais tâcher d'lui montrer sa folie.

THÉRÈSE.

Dites-lui bien d' porter ailleurs ses feux. (*bis*).

MARIE.

Surtout , mon oncl' , ne le ménagez guère.

ANTOINE.

Va , ne crains rien.

MARIE.

Allez de suite au fait.

Dit's à Bertrand qu'il ne saurait lui plaire.

THÉRÈSE, vivement.

Mais n' dites pas la mêm' chose à Furet.

Ensemble.

ANTOINE.

Voici Bertrand, laissez-moi, je vous prie
Pour un instant retirez-vous tout's deux ;
Je vais tâcher d' lui montrer sa folie ,
Et j' lui dirai d' porter ailleurs ses feux.

THÉRÈSE et **MARIE.**

Voici Bertrand ; songez bien , je vous prie ,
A ce qu'ici nous v'nons d' dir toutes deux ;
Tâchez { mon père , } d' lui montrer sa folie
 { mon oncl' , }

Et dit's lui bien d' porter ailleurs ses feux.

(Elles sortent ensemble.)

SCÈNE VI.

BERTRAND, **ANTOINE.**

BERTRAND.

Eh bien , mon cher Antoine , vous venez de voir
Thérèse... Je ne vous demande pas comment votre fille
a pris la chose... je cours de suite afficher les bans.

ANTOINE.

Mais non pas... pas encorez

BERTRAND.

Si fait, parbleu !... Comme ce fameux général grec,
César, je viens, je vois et j'épouse.... Dans trois jours,
la noce.

ANTOINE, à part.

Au fait , comme tout se découvrira ce soir, je ne suis pas fâché qu'on s'amuse à ses dépens. (*Haut.*) Enfin , monsieur l'adjoit , faites comme vous l'entendrez..... Je vous laisse... Souvenez-vous seulement que je ne vous ai pas dit....

BERTRAND.

C'est bon , c'est bon , on sait à quoi s'en tenir.

AIR du Vaudeville des Blouses.

Je ne suis pas de ces gens qu'on refuse ;
Votre Thérèse est connaisseuse ,..... et puis
Elle sait bien que qui refuse muse ;
Ainsi, beau-père, embrassez votre fils.

ANTOINE.

Un fils pareil pourrait être mon père.

BERTRAND.

Je suis encor dans l'âge des lurons ,
Et votre fille.... allez , laissez-moi faire ,
Elle verra , vous verrez.

ANTOINE, riant.

Nous verrons.

BERTRAND.

Ensemble.

Je ne suis pas de ces gens , etc.

ANTOINE.

Vous n'êtes pas de ces gens qu'on refuse ,
Et ma Thérèse est connaisseuse . . . et puis
Elle sait bien que qui refuse muse ,
Mais sou'nez-vous que je n'ai rien promis.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

FURET , BERTRAND.

FURET , son fusil sous le bras.

Pas seulement une bête..... pas le moindre animal,....
(*Apercevant Bertrand.*) Ah ! pardon , monsieur Bertrand,
je ne vous voyais pas.

BERTRAND.

C'est bien , très-bien , mon cher Furet..... Tu me vois
d'une joie , d'un contentement....

FURET.

Bah ! il vous est donc arrivé quelque chose d'heureux ?

BERTRAND.

Je crois bien..... D'abord , ma fête que tout le village
s'apprête à célébrer.

FURET.

Ah ! quand donc ça ?

BERTRAND.

Dans quatre jours.... la Saint-Ischirion.

FURET.

Ischiriote , vous voulez dire.

BERTRAND.

Et non , Ischirion , mon patron ; et de plus , j'épouse
Thérèse.

FURET.

Heim !

BERTRAND.

J'épouse Thérèse.

MARIE.

La fille d'Antoine ?

BERTRAND.

La fille d'Antoine.

FURET.

Quelle nuit que vous avez rêvé ça , monsieur Bertrand ?

BERTRAND.

Ce n'est parbleu pas un rêve.... J'ai son cœur.

FURET.

Prenez garde de l'perdre.

BERTRAND.

Et pourquoi donc ne l'aurais-je pas , monsieur le gouenard ?

FURET.

Parce que c'est moi qui l'a.

BERTRAND, riant.

C'est toi qui....

FURET.

C'est moi qui l'a... J'espère que j'parle français.

BERTRAND.

Pas trop ; mais c'est égal... Il serait plaisant que tu osasses soutenir tes prétentions contre les miennes.

FURET.

Tiens , et pourquoi donc pas ? je suis plus jeune que vous.

BERTRAND.

Moi, je suis plus riche.

FURET.

Ça, je n'dis pas.... et si Thérèse veut un magot, c'est vous qu'elle doit prendre.

BERTRAND.

Monsieur Furet !

FURET.

Monsieur Bertrand !

BERTRAND.

Veux-tu me céder la place ?

FURET.

Non.

BERTRAND.

Une fois, deux fois, trois fois.

FURET.

Quatre fois, cinq fois, six fois.

BERTRAND.

Furet, tu vas me forcer à prendre à ton égard une mesure de rigueur.

FURET.

Prenez tout c'que vous voudrez, pourvu que vous ne me preniez pas Thérèse.... et j'vous en défie.

BERTRAND.

Ton insolence est par trop forte, et je n'hésite plus.

FURET.

Ça m'est bien égal.

BERTRAND.

Monsieur Furet, comme intendant du château, je vous destitue de la place de garde-chasse de madame la duchesse.

FURET, surpris.

Qu'est-ce que vous dites donc ?

BERTRAND.

Comme adjoint du maire, je vous retire votre emploi de secrétaire de la mairie.

FURET, même jeu.

Bah !

BERTRAND.

Comme juge-de-peace, je choisis un autre greffier.

FURET, même jeu.

Encore ?

BERTRAND.

Et comme percepteur des contributions, je prends un autre porteur de contraintes.

FURET, même jeu.

Oh ! là, là !

BERTRAND.

Maintenant que vous n'avez plus rien, nous verrons si Thérèse voudra de vous.

FURET, furieux.

Oui ? vous m'poussez à bout.... je n'ai plus rien à perdre... eh bien, je risque tout ce qui me reste... Ne

vous présentez pas au bout de mon fusil, parce que mon désespoir est dedans.... et je n'sais pas ce que j'vous f'rais... mais j'vous tuerais.

BERTRAND.

Tume fais des menaces.

FURET.

Du tout... j'vous dis que je n'sais pas c'que j'vous f'rais.

BERTRAND.

Prends garde aux suites de cette affaire... Je suis officier public... dès c'moment, je mets ma personne sous las auve-garde des lois, et si tu me tues comme homme privé, je te poursuivrai comme magistrat.

FURET.

C'est bon.

BERTRAND.

AIR : *Du déjeuner.* (Du nouveau Pourceaugnac).

Me tenir tête, et marcher sur mes brisées !
Ce bras déjà t'aurait dû rouer de coups.

FURET.

Voyez-vous ça ? mais j'aurais les côt's brisées
Que je plainrais, et vaudrais encor mieux qu' vous.

BERTRAND.

Un sot qui, par ma bienfaisance,
Jouissait, au su d'un chacun,
De quatre emplois.

FURET:

Bell' jouissance !

Vous ne me payiez que pour un.

BERTRAND.

Ensemble.

Me tenir tête , et marcher sur mes brisées !
Ce bras déjà t'aurait dû rouer de coups.
Va , mon garçon , tes espérances blousées
Pour aujourd'hui suffisent à mon courroux.

FURET.

Le grand malheur de marcher sur vos brisées ,
J' vous dis qu'on m'aime , et vous me roueriez de coups ,
Que , j' vous l'répète , avec les côtes brisées ,
J' plairais encor , et je vaudrais mieux que vous.

(Bertrand sort.)

SCÈNE VIII.

FURET, seul.

Ah ! par exemple , s'il croit me fair' peur... C'n'est pas l'embarras... il ne me reste plus rien à offrir à ma future, et il n'est pas sûr que l'beau-père se contente de ça... Si j'allais demander justice à madame la duchesse... elle est si bonne , si avenante !.. Mais bah ! quand je suis devant elle , je reste la bouche ouverte , et je n'peux plus dire ni A , ni B... Mon Dieu ! qu'c'est donc bête d'être bête comme ça... Mais , dame , ce n'est pas ma faute.

AIR : *Ces postillons* , etc.

L'hasard voulut que d' son mariag' ma mère
Eut quinze enfans , tous garçons : j'en suis un.

Fallut donner à tout' cett' pépinière
Un' dos' d'esprit, ou du moins d' sens commun. (*bis.*)
Au quatorzième ell' bailla tout son reste ,
Puis j'arrivai le quinzième, et ma foi ,
Ma mère m' dit : « Fallait être plus leste....
» J'n'ai plus d'esprit pour toi. »

Eh ! mais.... oh ! quelle idée ! on attend aujourd'hui
l'général commandant l'département , qui vient présen-
ter ses hommages à madame la duchesse.... si je l'priais
d'lui parler pour moi ?... Il n'aura pas peur, lui... et puis,
il est l'frère de lait d'mon oncle, et de plus mon parrain...
Oh ! c'est mon bon ange qui me l'envoie , et l'cher gé-
néral va m'tomber là comme Mars... Ah ! mon Dieu !
qu'est-ce que j'vois là-bas ?... un militaire tout galonné
d'argent... des grosses épauettes.. Est-ce que ça serait?...
Oui , oui ; oh ! c'est bien un général , pour le moins....
C'est lui , c'est mon parrain... Queu bonheur ! il faut le
recevoir sous les armes... il y sera sensible.

(Il prend son fusil et se place en faction.)

SCÈNE IX.

FURET , PHILIPPE.

PHILIPPE.

Voilà une heure que j'tourne dans l'village, sans pou-
voir rencontrer un seul citadin. (*Il entend le froissement
du fusil de Furet.*) Ah ! ah ! qu'est-ce que c'est qu'ça ?

FURET.

C'est moi , mon général.

PHILIPPE, se retournant.

Mon général !

FURET.

Oui, mon général.

PHILIPPE, à part.

C'que c'est pourtant que d'avoir un costume et une tournure réciproques !... V'là un conscrit qui n'y voit qu'du feu. (*Haut.*) Est-c'que t'es d'service ?

FURET.

Non, mon général, mais j'suis bien au vôtre.

PHILIPPE, à part.

Encore mon général... ma foi, ne dessillons point son œil abusé, et voyons un peu où me mènera ce généralat-là.

FURET.

Mon général, depuis le jour que vous m'avez t'nu sur les fonts.....

PHILIPPE

Comment, sur les fonts ?

FURET.

Oui, mon parrain, de baptême ; je vois avec douleur que j'ai bien changé, puisque vous ne me reconnaissez plus.....

PHILIPPE.

Quel est cet étrange animal ?

FURET.

Moi, Furet.

PHILIPPE, à part.

C'est mon frère !

FURET.

Dont mon oncle a tété dans son tems le même lait que vous, mon général.

PHILIPPE, à part.

L'esprit du dernier fils de ma mère me paraît un peu au-dessous de vingt-cinq degrés.

FURET.

Vous me direz qu'il y a d'ça vingt-deux ans, et qu'il ne serait pas étonnant que mes yeux, ma bouche et mon nez vous soient sortis de la tête.

PHILIPPE, à part.

Parbleu, il faut que je profite de l'incognito que l'hasard me procure, pour savoir par la bouche fraternelle, des nouvelles de l'état du cœur à mon égard de celle à qui j'ai promis cette main que je rapporte aussi pure que j'l'ai emportée.

FURET.

Ah çà, parrain, puisque j'suis votr' filleul, il faut qu' vous m' rendiez un service.

PHILIPPE.

Et toi, filleul, puisque je suis ton parrain, il faut que tu me fasses un plaisir.

FURET.

Vous n'avez qu'à dire..... Vous saurez donc qu'il y a ici une jeune personne appelée Thérèse.

PHILIPPE.

Et n'y en aurait-il pas une aussi nommée Marie ?

FURET.

Oui, mon général..... Vous savez ça ?

PHILIPPE.

Un ancien soldat d'mon régiment m'a prié de m'informer en passant de c'qu'elle pourrait être devenue.

FURET.

Elle est toujours ici.... c'est la cousine de cette Thérèse que j'aime, qui m'aime et que je n'peux plus épouser, à cause que M. Bertrand qui l'aime aussi, et qui est vexé qu'elle m'aime, vient de m'couper les vivres, en m'ôtant mes places; que vous m'sauveriez la vie de me faire rendre, ainsi qu'à elle, qui vous en aurait une reconnaissance à n'plus finir.

PHILIPPE.

Et Marie ?...

FURET.

Si vous saviez comme ell's'rait contente d'être ma femme....

PHILIPPE.

Qui, Marie ?

FURET.

Et quel gentil ménage nous ferions....

PHILIPPE.

Avec Marie ?...

FURET.

Eh ! non , avec Thérère ?...

PHILIPPE.

Eh ! mille citadelles , qui te parle de Thérèse ?...

FURET.

C'est moi , mon général , qui me fera soldat dans vot' régiment , s'il faut qu'je renonce à elle .

PHILIPPE.

Toi.... soldat !...

FURET.

Tiens , pourquoi donc pas ? mon frère l'est bien ; et certainement si quelqu'un avait l'air bête quand il a quitté l'pays , c'était bien lui....

PHILIPPE , à part.

Bien obligé.... Les incognito ont ça d'avantageux...

FURET.

Jambé comme un coq....

PHILIPPE , à part.

Fort bien.

FURET.

Poltron comme une poule.

PHILIPPE , d'un air colère.

Poltron !...

FURET.

Avant d'partir..... et c'est pour vous dire qu'il est dev'nu malin , beau , et brave... que j'en ai la lettr' dans

ma poche ; et qu'on dit que je n'l'e'r'connâtrâis pas.....
Ainsi pourquoi que je n'frais pas comme lui?...

PHILIPPE.

A la bonne heure ; mais pour en r'venir à Marie....

FURET.

C'est d'elle que M. Bertrand aurait dû s'amouracher
plutôt que de Thérèse.... j'serais tranquille au moins.

PHILIPPE.

S'amouracher d'Marie!...

FURET.

Avec ça qu'elle commence à perdre patience de ne pas
voir arriver mon frère le soldat, qui peut-être de son
côté....

PHILIPPE, à part.

Ah ! elle perd patience !...

FURET.

Et puis, un' cousine, c'est toujours d' la famille...Eh!
t'nez, parrain, la v'là....

PHILIPPE.

Mam'selle Marie?

FURET.

Oui... mais promettez-moi... *

PHILIPPE.

Laisse-moi z'ensemble...J'ai une autre promesse a rem-
plir au vis-à-vis du soldat que je t'ai parlé.

FURET.

Eh bien, remplissez-la vot' promesse, et quand vous l'aurez remplie....

AIR : *Ran, tan, plan, tambour battant.*

Faites-moi aussi la promesse
De parler en ma faveur
A notre chère et bonne duchesse,
Dont j'connais l'excellent cœur.
Et voyez-vous c'fusil-là ?
L' premier lapin qu'il tuera,
Ça s'ra vous (*ter*) qui l' mangera.

(Il sort.)

SCÈNE X.

PHILIPPE, MARIE.

MARIE.

(Elle sort de la ferme d'Antoine, sans voir Philippe, et remonte le théâtre.)

Voyez pourtant s'il arrivera.... Oh ! ces hommes ! ces hommes !... (*Elle se trouve vis-à-vis de Philippe, et recule involontairement.*) Dieu ! qu'il est beau !

PHILIPPE, à part.

Le saisissement : c'était sûr.... Mais poursuivons l'incognito.

MARIE, à part.

Oh ! si ça pouvait être..... Mais non.... je serais trop heureuse.

PHILIPPE.

Jeune villageoise, vous êtes de ce pays ?

MARIE, saluant.

Oui, monsieur.

PHILIPPE.

Et comment vous nomme-t-on de votre nom ?

MARIE.

Marie.

PHILIPPE.

Que cherchiez-vous donc quand vous m'avez aperçu ?

MARIE.

Mon amoureux, monsieur.

PHILIPPE.

Votre amoureux ? (*A part.*) Est-ce que pendant mon absence....?

MARIE, à part.

Qu'est-c'qu'il a donc à s'parler tout seul, et d'où vient que mon cœur bat si fort maintenant ? C'est drôle.

PHILIPPE.

Dites-moi, est-ce une indiscretion que d'vous demander l'nom d'votre amoureux ?

MARIE.

Mais, monsieur.... (*A part.*) Dieu m'pardonne, c'est la voix d'Philippe.

PHILIPPE.

Parlez-moi z'avec confiance, et soyez certaine que ça ne nous passera pas.

MARIE, à part.

C'est sa taille. (*Haut.*) Eh bien, monsieur, il se nomme Philippe.

PHILIPPE.

Philippe.... Qu'est-ce que c'est qu'ça Philippe ?

MARIE, à part, en soupirant.

C'n'est pas lui. (*Haut.*) Comment, qu'est-c'que c'est qu'ça?... C'est un soldat d'la Garde.

PHILIPPE.

Ah !

MARIE.

Qui n'était pas mal déjà en partant, et qui promettait d'être mieux encore.

PHILIPPE.

Eh bien, il a tenu parole.

MARIE.

Comment ?

PHILIPPE.

Vois plutôt.

MARIE.

Comment, ce s'rait toi!... Attends donc que j'te regarde.... Dieu! j'nai jamais vu un aussi bel habit..... Comme t'as profité !

PHILIPPE.

Mais z'oui, assez.... Au point que Furet, mon frère, vient de m'parler pendant une heure, sans s'douter que c'était moi.... Il m'a pris pour un général.

MARIE.

Y en a de moins beaux.... Mais avant d'aller plus avant, dites-moi, monsieur Philippe, rev'nez - vous fidèle ?

PHILIPPE.

Quelle demande !... un militaire !

AIR : Mais on revient toujours.

Tambour-major de la Garde ,
C'est vrai qu'on me regarde ;
Et j'crois qu' j'ai sans orgueil
Donné dans plus d'un œil.
Mais l'moyen qu'on t'oublie ;
Pour êtr' digne de Marie ,
De ma Marie
Chérie
On voudrait être encor
Plus que tambour-major.

MARIE.

Pour la blancheur d' la plume
L'éléganc' du costume ,
La nobless' du maintien ,
La grâc' de l'entretien ;
Pour les manières galantes ,
Les prévenanc's engageantes ,
Surtout l's ardeurs constantes..
Tout l' monde en est d'accord ,
N'y a qu'un tambour-major.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, THÉRÈSE, *s'essuyant les yeux.*

MARIE.

Arrive donc, Thérèse ! voilà Philippe.

THÉRÈSE, d'un air triste.

Ah ! bonjour, monsieur Philippe.

PHILIPPE.

Salut ! future cousine.

THÉRÈSE, pleurant.

J'ai bien du plaisir à vous voir.

PHILIPPE.

Vous faites bien de me le dire, car j'aurais pu m'y méprendre.

MARIE.

C'est vrai, tu pleures.

THÉRÈSE.

J'crois ben, c'vilain M. Bertrand a destitué Furet de toutes ses places, parce qu'il ne veut pas renoncer à moi.

MARIE.

Est-il possible !

PHILIPPE.

Allons, allons, rassurez-vous, il m'a tout conté, et j'arrangerai ça... Qu'est-ce qu'il est ce M. Bertrand ? quel âge ? quelle tournure a-t-il au physique et au moral ?

MARIE.

AIR : *Vouslez-vous un bijou.*

Il est laid,

Contrefait ;

C'est l'amour même.

THÉRÈSE.

Il est vieux,

Ennuyeux,
Et veut qu'on l'aime ;
(Elle pleure.)
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

PHILIPPE.

J'vas lui prouver, ou que l' diable m' trépane
Que j'ai l'bras long, surtout avec ma canne.
(Il joue de la canne.)
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

THÉRÈSE.

Avant d'en v'nir là, il vaudrait peut-être mieux aller
trouver madame la duchesse, lui tout dire... Elle m'écouterait, elle est si bonne !

MARIE.

Tu as raison, je t'accompagnerai... En faisant l'acquisition de cette terre, elle a promis de s'occuper de notre bonheur... Faut tout lui conter..... elle entrera dans tes raisons ; elle parlera à ton père, à M. Bertrand ; elle ne voudra pas qu'on pleure aujourd'hui... Furet aura ses places... tu auras Furet, et ce sera pour nous une occasion de plus de la bénir, quoiqu'elle nous en fournisse chaque jour un nouveau motif.

PHILIPPE.

C'est partout comme ici.

THÉRÈSE.

Qui pourrait ne pas l'aimer ?

AIR de *Blangini*.

Chéris-la bien ,
Toi dont la flamme et l'onde ,
D'nourrir tes fils t'avaient ravi l' moyen ;
Voyant qu'ton champ de nouveau se féconde ,
Voyant que d'blé ta nouvell' grange-abonde ,
Chéris-la bien

MARIE.

Chéris-la bien ,
Toi qu'une humble chaumière ,
Abrite, hélas ! près d'ton antique bien ,
Pauvre orphelin , isolé sur la terre ,
En elle , Dieu te donne une autre mère ,
Chéris-la bien.

PHILIPPE.

Chéris-la bien ,
O toi dont la vaillance ,
Fut des Bourbons le plus ferme soutien ,
Toi dont sa main soulagea l'indigence ,
Preux Vendéen , honneur de notre France ,
Chéris-la bien.

THERÈSE.

Ah ! mon Dieu ! le voilà , ce méchant Bertrand.

PHILIPPE.

Il va y avoir un feu d'mitraille soigné. Rentrez toutes
les deux au quartier de réserve.

MARIE.

Mais ne t'échauffe pas trop.

PHILIPPE.

Laisse donc ; on sait ce qu'on a à faire.

(Thérèse et Marie rentrent.)

SCÈNE XII.

BERTRAND, PHILIPPE.

BERTRAND.

Furet m'a dit que le général était ici.... Ah ! le voilà.
Singulière tournure.

PHILIPPE.

Joli modèle.... le portrait était juste.

BERTRAND.

Mon général, permettez à l'adjoint du maire, à l'intendant du château, au juge de paix du lieu, et au percepteur des contributions...

PHILIPPE, l'interrompant.

Tout ça est bel et bon ; mais ça n'est pas ça... Je m'intéresse au sort d'un pauvre diable que vous venez d'vexer. Ce pauvre diable est mon filleul.... ce filleul vient de se voir frustré de ses quatre places par votre arbitraire et despotique volonté.... la mienne est que vous les lui rendiez plus vite que ça ; sans préjudice de la cinquième que vous voudriez aussi lui enlever dans le cœur de Thérèse, qui sera sa légitime épouse, vu

Qu'il faut des époux assortis
Dans les liens du mariage.

Ainsi au pas.... ou sinon...

BERTRAND, à part.

Je n'ai qu'un moyen de me tirer de là.... c'est de faire

la sourde oreille.... (*Haut*). Madame la duchesse sera enchantée de vous recevoir.

PHILIPPE.

J'en suis bien persuadé.... mais ce n'est pas ce que je vous demande... Rendez les quatre places à mon fillenl.

BERTRAND.

Oh ! je ne peux pas vous dire si elle est seule.... attendu qu'aujourd'hui madame reçoit.

PHILIPPE.

Ah ! ça.... mais les petites femmes ne m'avaient pas dit qu'il était sourd... (*Criant plus fort.*) Vous avez donc l'oreille dure !

BERTRAND.

J'ai cet honneur-là, en qualité d'intendant, et de juge de paix.

PHILIPPE.

Oh ! il n'y a pas moyen.

BERTRAND.

Monsieur le général passera sans doute quelques jours au château ?

PHILIPPE.

S'il croit que je vais m'amuser à lui répondre....

BERTRAND.

Chaque fois que je pourrai lui être agréable.

PHILIPPE.

Allez au diable.

BERTRAND.

Ce sera avec plaisir.

PHILIPPE, regardant dans la coulisse.

Ah ! ah ! voilà ce pauvre Furet !

BERTRAND, à part.

Diable ! Furet, il va le détromper.... esquivons-nous adroitement.

(Bertrand sort.)

SCÈNE XIII.

PHILIPPE, FURET, *un lapin à la main.*

FURET.

Tenez, mon général, v'là c'que j'vous avais promis... Il est bon là l'lapin, hein!... Êtes-vous t'y aussi avancé que moi ? avez-vous vu madame la duchesse ?

PHILIPPE.

Non... mais j'ai vu M. Bertrand.

FURET.

Ah!... et vous lui avez parlé?...

PHILIPPE.

Oui ; mais il n'a rien voulu entendre.

FURET.

Tiens ; à cause donc?...

PHILIPPE.

A cause qu'il est sourd.

FURET.

M. Bertrand est sourd!... :

PHILIPPE.

Sourd comme une caisse mouillée.

FURET.

Ah! c'est une farce... je devine, il a fait le sourd pour ne pas être obligé de vous répondre, et de me rendre mes places.

PHILIPPE.

Oui dà!.. oh! bien... puisqu'il veut être sourd, il n'a plus besoin de ses oreilles; et je vais les lui couper.

FURET.

C'est ça... et moi, pendant ce tems-là, j'vas me jeter aux pieds de madame la comtesse, qui saura bien, tout sourd qu'il est, lui faire entendre raison.

ANTOINE, dans la coulisse.

Allons donc, monsieur Bertrand, ne vous faites pas tant tirer la manche.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, ANTOINE, THÉRÈSE, MARIE, *amenant de force M. Bertrand.*

AIR : *Folie, folie.*

CHŒUR.

Victoire, victoire,
Chantons de c't'ange d'équité,
La gloire, la gloire,
Et la bonté.

ANTOINE, à Furet.

Combien nous d'vons lui rendre grâces ,
Sa bienfaisanc' te rend tes places.
Et loin d' vouloir qu'tu perdes rien ,
De c' trésor qui long-tems fut l' mien ,

(Montrant sa fille.)

Elle augmente ton bien.

TOUS.

Victoire, victoire ! etc., etc.

BERTRAND.

Loin de moi l'intention de m'opposer aux volontés de madame la duchesse... mais, père Antoine, à défaut d'une fille, vous avez encore une nièce à marier; et l'aimable Marie ne refusera peut-être pas...

PHILIPPE.

Dulciter, papa... c'est retenu.

BERTRAND.

Mon général, vous me permettrez de vous dire qu'il ne s'agit plus ici de votre filleul.

ANTOINE, reconnaissant Philippe.

Eh ! mais je ne me trompe pas... c'est l'ami Philippe.

FURET.

Mon frère!... si c'est vrai!... C'est mon aîné..... j'suis venu après lui : c'est bien l'cas d'dire que les frères se suivent et ne se ressemblent pas.

PHILIPPE.

Tambour-major de la Garde depuis la Saint-Charles ;

je ne vous en avais rien fait savoir, pour avoir le plaisir et l'honneur de vous en apporter la nouvelle moi-même.

BERTRAND.

Tambour-major!... et moi qui me confondais...

PHILIPPE.

Ah! ah! il paraîtrait que vos oreilles vous sont revenues.

BERTRAND.

Elles ne m'ont jamais quitté; mais vous me parliez de renoncer à celle que j'aimais, que j'aime encore... et je devais être sourd à un pareil langage.

ANTOINE.

Allons, mes enfans, la fête va commencer.

BERTRAND.

Oh! mes amis! si quelque chose peut adoucir les contrariétés que j'éprouve, c'est le témoignage éclatant d'amitié, d'estime et de dévouement que votre cœur m'offre aujourd'hui, dans la fête touchante et unanime...

ANTOINE.

Que nous donnons à madame la duchesse.

BERTRAND.

A madame....?

MARIE.

La duchesse, pour l'heureux anniversaire de sa naissance.

(49)

FURET.

Est-ce que ce n'est pas demain qu'elle est venue au monde ?

TOUS.

Vive madame la duchesse !

BERTRAND.

C'est trop juste ; mais, d'après ce que je vois , la célébration de la saint Ischirion . . .

ANTOINE.

Se passera , mon cher , en conversation.

VAUDEVILLE.

FURET.

D'puis huit jours , d'l'œil et d'la main ,
J'ai beau jeter le grapin ,
L'gibier s'montre et s'cach' soudain ,
Et j'nai pu tuer qu'un lapin ;
 Mais demain ,
 Plus malin ,
J'espèr' me r'monter enfin ;
Car , au bruit d'c'te fêt'-là ,
Tout l'gibier se lèvera.

MARIE.

Digne d'son rang et d'ses droits ,
Quelle est cell' dont les exploits ,
Aux jours d'erreur et de deuil ,
Vinr'nt ranimer notre orgueil ;
Dont le cœur ,
La valeur ,
Fur'nt si grands dans le malheur ?
Ah ! pour dir' ce nom-là ,
Tout Bordeaux se lèvera.

ANTOINE.

De Lescur' , d'La Roch' Jaqu'lein ,
Vous qui suivît's le destin ,
Qui r'leva de vos cités ,
Les toits tant d'fois dévastés ,
Quel sauveur
Protecteur
Parmi vous ram'na l'bonheur ?
Ah ! pour dir' ce nom-là ,
L'Bocage entier se lèvera.

THERÈSE.

Quels soins touchans et pieux ,
Charmèr'nt un Roi malheureux ?
Quel ang' s'oublant pour lui ,
Dans l'exil fut son appui ?
Qui l'sout'nait ,
L'consolait
Des coups dont l'sort le frappait ?
Ah ! pour dir' ce nom-là ,
La France entier' s' lèvera.

PHILIPPE.

Combien de nous est chéri
C' prince qu'nous aurions choisi,
S'il ne tenait pas ses droits
Du Dieu par qui règn'nt les Rois !
 Qu'un projet
 Indiscret
Veull' troubler c' bonheur parfait ,
Pour défendr' ce Roi-là,
Tout' l'armé' se lèvera.

ANTOINE.

Au nom d' celle qu'on chante ici
Unissez l' nom d' son mari ;
Car c'est la fêter aussi
Que de s'occuper de lui ;
 Drapeau blanc ,
 A ton rang ,
Qui te remplaça si grand ?
Sur l' Dauphin , à c' mot-là
Chaqu' regard se lèvera.

FIN.